du soir, se décida à aller se coucher. Son fourrier vieux soldat, dévoué corps et ame à la personne de son capitaine, avait trouvé moyen, dans une vaste pièce assez bien close, de lui dresser un lit digne des dieux.

A défaut de matelats et de lit de plume que les propriétaires avaient emportés, comme par toute la ville, il avait élevé un massif carré. A l'aide de vingt bottes de paille, dans un angle de la chambre. Le dessus avait été bien uni, bien assoupli; un fragment de tapis de Hongrie, bien battu, faisait le rôle de draps, et le manteau de cavalerie devait faire l'office de couverture. Sur un banc de bois étaient posés en bon ordre, la pipe du capitaine, ses pistolets d'arçon, une bouteille de vin de chez le marchand Juif, et une tranche de pâtisserie que l'intelligent fourrier s'était procurée je ne sais où, mais qui, à coup sûr, ne venait pas de chez Lesage. Avec cela, on pouvait prendre patience jusqu'à la prochaine rencontre avec les Russes.

Le capitaine fuma une pipe, but un coup de vin sans verre, et s'étendit mollement sur son divan de paille. A peine était-il endormi qu'un bruit singulier le tira de son sommeil. Il lui semblait entendre quelqu'un se glisser ou se traîner dans sa chambre, plutôt que marcher. Il ouvrit les yeux et grâce à la lune, dont la lumière pénétrait par sa fenêtre, il vit près de lui un simulacre de dragon, enveloppé de son grand manteau blanc, coiffé de son casque à crinière; et qui le considérait d'une manière muette.

—Que veux-tu?

—Ne me reconnais-tu pas? dit une voix sourde et affaiblie; je suis ton ami Ernest Duv.... tué aujourd'hui devant Witepsk.

—Va-t-en au diable! J'espère qu'il n'en est rien..... Pauvre garçon! Mais j'ai trop envie de dormir pour goûter la plaisanterie. Bonsoir.

—Non, tu ne repoussera pas ainsi le dernier adieu de ton ami, dit le fantôme; il faut que je t'embrasse.

—Allons donc; c'est l'histoire du pari, n'est-ce pas? Si je me engignais de faire un malheur, je te prouverais à l'instant que je ne crains ni les vivans ni les morts.

Parlant ainsi, le capitaine Eu.... se, mit sur son séant et se pencha pour prendre sur le banc un de ses pistolets. La chaleur était fort grande (on était à la fin de juillet, et le thermomètre marquait, on s'en souvient, 56 degrés); il était à moitié déshabillé et avait le col nu. Au moment où il se penchait, la voix lui dit;

—Non, tu ne feras pas cela, tu ne voudras pas que je meure deux fois.

En prononçant ces mots, le fantôme avança la main et la posa sur l'épaule du capitaine. Cette main était horriblement froide,..... un frisson lui passa dans tout le corps. Il voulut, sans autre dessein, faire jouer la batèle de son pistolet, afin d'effrayer ce mauvais plaisant; mais son pouce ne put tirer le chien en arrière; une force inconnue le retenait..... Il allait se fâcher tout de bon et sauter hors de son lit, quand le fantôme reprit.

—Tu affliges une amitié qui dure même au tombeau. Donne-moi seulement la main, et je te quitte à l'instant.

—Voyon, dit le capitaine; se croyant au bout de l'épreuve, que cela finisse.

Il prit aussitôt cette main qu'on lui tendait, et pour laquelle il éprouvait un vrai sentiment de répulsion. A peine l'eut-il saisie, que le spectre, entr'ouvrant son manteau, recula sans bruit, sans mouvement apparent, abandonnant non seulement sa main, mais encore son bras tout entier, qui tomba sur les genoux du capitaine.....

Celui-ci poussa un cri d'effroi autant que de surprise, et se renversa en arrière sur la botte de paille qui lui servait de traversin.

—Dix bols de punch! s'écrièrent à la fois cinq ou six camarades qui attendaient derrière la porte, sans souffler mot. On apporta de la lumière. Le capitaine était pâle et avait les lèvres blanches.

—Ai perdu, dit-il; mais j'aurais mieux aimé qu'on ne jouât pas ainsi sur la mort de notre pauvre Ernest.

—C'est lui-même, s'écria celui-ci, et il faut me le pardonner; on m'a forcé de jouer, bien à contre-cœur, cette comédie.

En effet, Ernest Duv.... à l'aide de quelques bons coups de sabre, s'était débarrassé de ses cosaques, s'est retiré pendant l'absence du capitaine, avait suggéré l'idée de donner suite à la gageure, et il l'avait exécutée au moyen d'un bras ramassé sur le champ de bataille, et que le mort supposé avait fait mourir autrement sous son manteau.

(*Moniteur de l'armée.*)

M. DEROME, Avocat, a transporté son ÉTUDE dans la maison No. 11, la première, après la porte Prescott, rue Lamontagne Basse Ville.

QUE FAIT CE JEUNE HOMME POUR VIVRE?

Que fait ce jeune homme pour vivre?... C'est une question que nous avons adressée cent fois, et rien, absolument rien!" a, presque toujours été la réponse qui nous a été faite.—"Mais qui donc pourvoit aux frais de ses extravagances?" Personne ne put nous le dire..... Mais nous, qui sommes *Yankée* et qui avons le privilège de deviner, nous nous permettrons de vous l'apprendre.

Ce jeune homme, paré d'habits élégants, portant canne et qui déploie parfois une politesse si obséquieuse, envers les dames surtout, est le fils d'un comme d'une condition médiocre, d'une fortune très-ordinaire. Il joue avec complaisance le gentleman; il s'ingénie à vivre sans travailler; et son père à le tirer immense de ne pas l'envoyer s'occuper chez un commerçant qu'un une ferme, parce qu'il espère, le bonhomme, que lorsque les affaire s'amélioreront, il se présentera pour son fils des chances de fortune qu'il exploitera et qui le mettront à même de vivre dans l'oisiveté. Son père doit se priver de beaucoup de choses pour le mettre à même de satisfaire aux exigences du monde et de la mode. Il affecte une indépendance hautaine, et son langage comme ses procédé à l'égard des personnes plus âgées que lui, le font passer à beaucoup d'égards, pour impoli. Il regarde avec dédain ceux qu'il considère comme étant au-dessous de sa condition; il toise avec effronterie le jeune apprenti laborieux, dont l'aine généreuse vaut cependant mille fois mieux que la sienne. Les compagnons qu'il préfère sont comme lui des colosses de vanité; qui pour avoir l'air de faire quelque chose, s'en vont par ci par là, dans une étude d'arpeat, lire une ou deux pages de Black-stone....

Il nous semble que sans être doué d'une vue prophétique, on doit pouvoir prédire l'issue d'une pareille existence: *elle est aussi connue que le chemin du marché*: comme dirait le docteur Franklin. A force d'aller, notre jeune homme tombera d'écart en écart, dans l'avilissement, dans le crime, peut-être, et si le Pénitentiaire ne s'ouvre point pour lui, ce sera souvent parce que quelqu'ami, qui le prendra en pitié, le recueillera et emploiera tous ses efforts pour le sauver de la fâcheuse carrière laquelle il courrait.

Ce qui précède est une peinture vraie de la plupart des jeunes gens que l'on remarque journellement aux coins des rues, dans tous les lieux public, au sein de toutes les parties de plaisir. Par quels moyens réussissent-ils à toujours flâner et à faire de folles dépenses, sans travailler, sans rien amasser? Voilà ce que nous confessons être pour nous un mystère.....

Vous êtes bien coupables, parents, qui tolérez ces débordements; vous êtes bien coupables d'entretenir vos fils dans l'oisiveté, tandis qu'ils pourraient partager vos travaux, vous alléger le poids de vos peines, et par là se créer une existence de bien être et de probité. Mais, direz-vous, ils refusent de travailler.—mais, alors, retirez-leur vos secours; et s'ils s'obstinent à croupir dans leur oisiveté, dans leur paresse honteuse chassez-les; vous serérité les profitera, peut-être, et vous, vous remplirez un devoir. En agissant ainsi, vous leur ferez sentir qu'il sont arrivés à l'âge où ils doivent se suffire à eux mêmes, comme vous l'avez fait avant eux. Il est affligeant, en effet, de voir des personnes âgées, qui ont contracté toute leur vie à se créer un petit avoir, être obligées encore, dans leurs vieux jours, de vivre en quelque sorte de privations pour faire face aux dépenses extravagantes de jeunes gens insipaleurs. S'il restant à ceux-ci un peu de cœur, ne devraient-il pas, au contraire s'attacher sans relâche, avec bonheur, à procurer à leurs vieux parens l'aisance et le repos.

(*Journal Louisianais.*)

LE FANTASQUE

QUÉBEC, SAMEDI 11 SEPTEMBRE 1813.

Fantaisies.

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

(*Qui bien aime bien châtie.*)

Bulletin.

—Eh bien, mon âne, mon petit Ane de vous si long-tems que tu n'as grimpé sur l'on observatoire il doit n'être passé bien des choses dignes de ton coup-d'œil, dis m'en donc un mot.

—Ah maître! ah maître! ne m'en parlez pas, je vois tant, tant d'événements petits et grands, sérieux, gais nobles, ou ridicules que je ne sais du tout par quel bout les prendre. Il se joue en ce moment dans le pays des tours de passe-passe là qu'on n'en a jamais vu auparavant. Chut! chut! taisons nous vl'à la comédie qui va commencer; à vos places, à vos places, directeurs, acteurs, spectateurs, musiciens, ouvreurs, machinistes, souffleurs et caissiers; et surtout pas de sifflets. En avant les gros chaqueurs bien payés; vous allez avoir beaucoup d'ouvrage; l'œil au trou, l'oreille au guet ouvrez vos larges mains pour applaudir d'abord, pour empoigner la récompense ensuite. Houp! houp! silence! le chef d'orchestre a son archet en l'air il n'attend plus que le dernier signal et alors donc! la grande mascarade se met en branle!

—Arrête! arrête petit fou. Dis-moi donc si tu perds la cervelle! Où prends-tu les sornettes que tu nous débites là?

—Maître ce n'est rien; ça se passe; un petit éblouissement qui m'a tourné un moment devant l'esprit. Je reviens à mon bon sens et je vas vous dire sans tarder ce que je vois.

—Avance donc, avance donc bavard. Avès les réticences et les imaginations tu vas nous faire passer pour suspects. Ecoute, mon gars, nous vivons dans un siècle où il ne fait pas bon d'être trop clairvoyant; aussi brouille un peu les verres de ton télescope ou du moins ne dis qu'une petite partie de ce que tu vois.

—Ah! maître; vous comptez là sans moi. Apprenez que je ne sais pas faire mon devoir à demi et je vais vous dire une de mes vérités qui devrait passer en proverbe: Le serviteur qui ne fait pas tout ce qu'on attend de lui est peut-être plus dangereux encore que celui qui fait plus qu'on ne lui commande et qu'on a nommé le valet du rieux brûlot. Sachez donc que je ne veux être ni l'un ni l'autre. Tout ou rien, voilà ma devise, qui, je m'en fais gloire n'a guère de cours aujourd'hui parmi certains hommes qui sont aussi satisfaits d'entrevoir une fraction mis. censcopique du tout désiré que de posséder le tout lui-même.

—Eh bien fais ton devoir comme tu l'entends: moi je saurai tailler, rogner, rapetisser tous les semblans de fantômes qui n'effraient que des oiseaux de mauvais augure. Crois-moi, mets de côté tous les sujets de tristesse; publique pour ne plus nous parler que de ce qui peut procurer quelque plaisir à nos lecteurs bien pensants.

—Soit, maître. Eh bien puisqu'il faut me contenter de cela je dois déclarer que je ne trouve rien de plus réjouissant pour le peuple que l'explosion de zèle qu'on peut tout-à-coup remarquer chez ceux qui aspirent à l'honneur de le représenter en parlement. Les institutions constitutionnelles font des progrès notables. Vous souvient-il maître, oh! il doit vous en souvenir car ne voilà pas de cela bien long-tems, que les canadiens, mes braves compatriotes, ne pouvaient trouver qu'à grandes supplications des défenseurs parlementaires. Les candidats étaient aussi rares que les actions généreuses: on ne s'en procurait que pour or ou pour argent; aux uns il fallait ci; à d'autres il fallait ça: bref, ceux qui consentaient sans conditions s'abandonnaient pas comme la neige en Janvier. A-t-il d'hui quelle différence, bon maître! depuis que Lord Sydenham a fait jouer je ne sais quelle superbe magie blanche qui a été continuée par ses successeurs, les représentants poussent comme des champignons: voilà ce que c'est pour-tant que de savoir engraisser le terrain.

—Mais où prends garde à tes paroles! tu vas nous faire croire que avec tes comparaisons de champignons.....

—C'est vrai, maître, je vous en demande excuse; je parle d'une manière tout-à-fait dangereuse, car citer ainsi des champignons, cela pourrait donner à penser de suite que j'ai voulu faire allusion aux propriétés diverses de ces plantes; on sait que celles qui sont comestibles ressemblent comme deux gouttes d'eau à celles dont on peut user sans crainte, et qu'elles croissent autour des arbres en pleine corruption et menaçant ruine. Mais revenons en à nos moutons, je veux dire à nos représentants qui ne se laissent pas tondre la laine sur le dos..... au contraire. Ainsi, comme je vous le faisais remarquer les tems sont changés, et dans l'âge du